

Sujet de la séance : **La joie**

Présents : Bernard Marcadé, Benoît Pingot, Gabrielle Althen, Pierre-Denis Autric, Rodolphe Olcèse, Jean-Marc Le Gall, Bruno Garrigues, Olivier de Champris, Jean-Baptiste de Beauvais, Alain Berland, Anne Dagbert, Karine Bedjidian, Anne-Laure Perrin, Dominique de Varine, Jérôme Alexandre.

Peut-on **parler de la joie** ? Peut-on la dire quand c'est d'abord elle-même qui parle et dit, occupant tout l'espace de son propre dire, au-delà des mots, dans le transport, l'accomplissement, l'éclat, le débordement de soi ? Les **pleurs de joie** disent assez la dimension intrinsèquement charnelle, affective, active, de la joie, pleurant peut-être seulement son impossibilité d'accompagner de mots l'expression de ce débordement. Saint Augustin : « Jubiler, c'est ne pouvoir exprimer sa joie par des mots ... c'est renoncer à comprendre, c'est renoncer à dire avec des mots ce qui se chante dans le cœur ; Musique sans paroles parce que le cœur veut mettre au jour ce qui ne peut se dire. » (*Discours sur les Psaumes*). L'enfant, mieux que l'adulte, incarne la joie. Il pleure et rit tour à tour, s'esclaffe, s'agite, danse, chante, jubile. Il est tout entier livré à sa joie, qu'aucune conscience des limites ne vient atténuer. Il donne à penser que dans la joie portée à son comble, le transport hors de soi et la plénitude de soi vont ensemble. Mais la plénitude de la joie, la **joie parfaite** promise par Jésus à ses disciples à la fin de l'*Évangile de Jean*, ne sont-elles pas une contradiction dans les termes ? Si les mots pour dire la joie versent vite au-delà de la nécessaire retenue du langage (cf. l'expression limite de saint Bonaventure : *Secundum superabundantiam superplenissimae felicitatis*), c'est que dans l'expérience humaine, la cime atteinte peut laisser entrevoir d'autres cimes plus hautes, elle signale plus encore qu'il faudra redescendre pour les envisager. En vertu de l'instabilité inhérente à l'expérience joyeuse, en vertu de l'ambiguïté même de la joie, comparable à la nature du désir qui est de mourir quand il s'accomplit, on peut aisément comprendre pourquoi la joie et l'art font finalement mauvais ménage. Si l'art vise la joie, il ne peut qu'en signifier la perspective.

Et plus il le fera lointainement, dans l'expression souffrante du manque, de la tension désirante, plus peut-être il ouvrira largement l'horizon inatteignable de la joie immense. En évoquant le fameux triptyque *Le jardin des délices* de Jérôme Bosch, Bernard Marcadé relève un cas très énigmatique de l'histoire de l'art. Tandis qu'habituellement les triptyques de la fin du Moyen-Age posent en vis-à-vis le paradis et l'enfer, encadrant la scène principale figurant la vie terrestre dans son mélange de mal et de bien, celui de Jérôme Bosch représente nettement l'enfer dans un des panneaux latéraux, la création d'Adam et Eve dans l'autre, et une scène visiblement paradisiaque dans le grand panneau central, scène chatoyante, où sont montrées une multitude de situations toutes plus positives les unes que les autres, où les coloris, la luminosité, l'imagination débordante, rivalisent pour produire un vaste paysage de paix et de joie. Il n'est pas étonnant que le grand historien E. Gombrich ait interprété ce panneau central comme signifiant à l'inverse les derniers moments d'une humanité promise au désastre du déluge. Si l'art parvient à communiquer à ses spectateurs de la joie, il est bien rare qu'il incarne lui-même cette joie. Il ne peut le plus souvent que la montrer, la susciter. Il ne la réalise pas, du moins dans l'espace propre qui est celui de l'œuvre. La joie que l'on croit trouver dans l'œuvre d'art, n'est que le signe de la joie, l'appel adressé au regardeur d'entrer dans la réception active de ce signe, de cette promesse. *Gaudete cum laetitia ut exultetis et satiemini... Réjouis-toi Jérusalem, rassemblez-vous vous tous qui l'aimez, soyez plein de joie vous qui étiez dans la tristesse, débordants d'allégresse, venez puiser à son sein votre consolation.* L'introït, admirable, de la messe du quatrième dimanche de carême, dit « dimanche du *laetare* (de la joie) », reprenant le prophète Isaïe, avant d'être un chant joyeux est une invitation à abandonner toute affaire cessante la tristesse, pour courir joyeusement vers la délivrance des liens de la mort, alors même que le temps de la Passion est imminent... et que tout peut sembler contraire à cette perspective. « Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre » écrit Pascal dans son mémorial. Doivent alors être distinguées deux manières d'appréhender la joie, celle défendue par exemple par J-M Le Gall, d'une joie atteignable en cette vie terrestre, et celle d'une joie insatiable, jamais vraiment gagnée, jamais acquise. Insatiable parce que reçue d'un mystérieux **don**, et n'existant que pour être redonnée. Une joie qui traverse l'être, pour signifier sans doute que l'être humain n'est lui-même que **traversé**. Comme le dit encore saint Augustin : une chose n'est possédée comme elle doit être possédée que lorsqu'elle est redonnée.